



**Labyrinthe**

37 | 2011 (2)  
Des séries et des vies

---

## Si toi non plus, ami lecteur, tu n'aimes pas les séries

Pierre Savy

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4201>  
DOI : 10.4000/labyrinthe.4201  
ISSN : 1950-6031

### Éditeur

Hermann

### Édition imprimée

Date de publication : 15 août 2011  
Pagination : 117-118  
ISBN : 9782705681470

### Référence électronique

Pierre Savy, « Si toi non plus, ami lecteur, tu n'aimes pas les séries », *Labyrinthe* [En ligne], 37 | 2011 (2), mis en ligne le 01 août 2013, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4201> ; DOI : 10.4000/labyrinthe.4201

---

Propriété intellectuelle

## Si toi non plus, ami lecteur, tu n'aimes pas les séries

Pierre Savy

C'est vrai, je ne regarde pas de séries. Je n'aime pas les séries. Mieux : je suis celui qui n'aime pas les séries. Ça aura pris quoi ? vingt ans peut-être, mais je sens bien que les choses ont changé depuis mon enfance, où déjà je zappais sitôt reconnus leur image en grisaille, leurs dialogues doublés. Alors déjà je les ignorais toutes : je n'ai jamais vu *K2000*, vous vous rendez compte ? ni *L'Homme qui valait trois milliards* ; je n'ai qu'une compréhension abstraite de l'expression selon laquelle « Untel, c'est MacGyver » ; seuls font exception *Starsky et Hutch*, et *Châteauvallon*, que vous avez tous oublié. Depuis ce temps reculé, ce genre a connu une légitimation remarquable, et d'ailleurs remarquée, dont vous tenez la preuve entre les mains. Du même coup, le sentiment que me donnait cette bizarrerie, ne pas aimer les séries, un sentiment de singularité, d'originalité – parfois teinté de fierté, je peux l'avouer aujourd'hui –, ce sentiment s'est mué en celui d'une particularité pas très reluisante, marginalisante, suspecte. « Aaah, monsieur n'aime pas les séries ? Mais – la culture distinguant son homme, selon une *doxa* bien répandue, et au reste irréfutable – c'est que, sans doute, monsieur aime l'Art (ricanements) ? “Le Septième Art”, en l'occurrence : Welles et Renoir, Lang peut-être, et Lynch pour faire bonne figure, et puis aussi “la grande musique”, allons-y, et en littérature – l'estocade – “les classiques”, “les grands-écrivains”, pas vrai ? »

Je suis dans les cordes. Un peu parvenu, un peu méritocratique, élevé à la culture utile, que voulez-vous, c'est vrai, je ne mange pas de ce pain-là. Je me défends : « Mais enfin, allez, tu sais bien, j'écoute du jazz. – Là, mon pauvre, tu aggraves ton cas. » J'insiste, je fouille dans mes goûts : « Je connais par cœur tout Joe Dassin, j'idolâtre Gai-Luron, j'ai adoré *OSS 117*. » Rien à faire.

Mais si ma position ne s'inscrit pas dans ce jeu complexe et vain où sans cesse le premier et le deuxième degrés se font la nique, où l'*in* peut toujours devenir l'*out* ; si ça n'est ni parce que ça fait chic de ne pas, ni parce que ça fait chic de mais que je trouve chic de ne pas faire chic ;

bref, si vraiment (je frémis en écrivant une formule si naïve) *je n'aime pas les séries*, pourquoi? Rien *a priori* ne doit les rendre inférieures aux films. Elles ont parfois pour elles un *scenario*, une inventivité et des moyens exceptionnels, convenons-en. Ce sont des films, au fond : sans doute se suivent-elles, sans doute sont-elles un peu courtes (mais on peut en regarder plusieurs épisodes de suite...), sans doute enfin ne les regarde-t-on pas sur une toile mais sur un écran dur. Mais ça ne change rien au fond. Alors, quoi? Serait-ce que ce ne sont pas « les séries » que je n'aime pas, mais, par contingence, les quelques épisodes de quelques séries que j'ai vus? Allons allons, non, ce ne peut tenir qu'à leur spécificité, car il y en a une. La crainte de l'addiction? Je la récuse, jugeant inepte de refuser d'aimer ce qu'on a peur de trop aimer. Un rythme particulier, peut-être, ces durées toujours égales, 43 mn, 58 mn, quelle étrange contrainte : imagine-t-on que, tels des « Que sais-je? », tous les Balzac fassent 128 pages? et cette tendance structurelle à abuser du *cliffhanger*, cette difficulté à finir, tous traits qui distinguent les séries des films, œuvres autonomes, comme le feuilletton se distingue du roman et de la nouvelle. Mais on voit mal pourquoi cette grammaire différente devrait être une grammaire inférieure.

Cela doit tenir surtout au mode de vie. « Ce soir chérie on se regarde un épisode? » « Attends fais pause, je vais boire un verre d'eau. » « Monte un peu le son. – Non, ça va réveiller les enfants. » Plutôt s'endormir, plutôt profiter des autres personnes avec qui l'on se trouve. Plutôt relire le dernier *Labyrinthe*, tiens. Ou bien – attention, revoilà Bourdieu par la fenêtre – lire de grandes choses : pour moi ces temps-ci ce sera *Hurlevent* ou Blanchot, hein, excusez du peu, alors les séries... La vie est trop courte pour qu'on perde son temps. Une série, c'est le quotidien. Où revient la fierté, amis dévoreurs de séries (pouah, « dévorer » ; pour moi, d'une jouissance Autre, je contemple ou, à la rigueur, je déguste). J'aime à juger ma vie trop riche, diverse et changeante pour que je puisse, presque chaque soir, à la même heure, rester deux plombs devant le même écran pour voir, continuée, la même « œuvre ». Pas de place pour ça. Alors non, je n'aime pas les séries et n'ai aucun moyen de vous convaincre que j'ai raison.